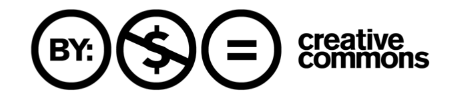


# Sur les derniers temps du Christianisme en Afrique

In: Scripta varia. Mélanges d'histoire romaine, de droit, d'épigraphie et d'histoire du christianisme. Rome : École Française de Rome, 1980. pp. 689-713. (Publications de l'École française de Rome, 43)





SUR

# LES DERNIERS TEMPS DU CHRISTIANISME EN AFRIQUE*

On ne quitte pas l'Afrique du Nord sans en rapporter l'impression qu'avec la civilisation romaine le christianisme a disparu, quand les premières bandes d'Arabes ont envahi le pays. Il n'est pas une basilique urbaine, pas une chapelle de village, pas un monastère où les fouilleurs aient découvert une inscription qui porte une date postérieure au VIIe siècle. C'est à ce moment que les plus récentes des églises paraissent avoir été abandonnées et détruites. Aussi sommes-nous tentés de croire que la vie chrétienne s'est brusquement arrêtée en Afrique du Nord à l'arrivée des guerriers de Sidi-Oqba. Pourtant dans la littérature arabe qui raconte l'histoire des Berbères ou décrit le Magrheb et l'Ifrikya, il est assez souvent question, jusqu'au XIe siècle, de communautés de chrétiens vivant dans le pays berbère islamisé. Pour n'en donner qu'un exemple souvent cité depuis l'*Histoire de l'Afrique septentrionale* de Mercier, El-Bekri note, vers 1068 de notre ère, qu'à Tlemcen, de son temps, les chrétiens, bien que réduits en nombre, avaient une église qu'ils fréquentaient librement, ce qui veut dire qu'à Tlemcen, à la fin du XIe siècle, subsistait une communauté chrétienne, groupée autour de son clergé et célébrant le culte[1].

A mesure qu'on a dépouillé les chroniques arabes pour la période antérieure au XIe siècle, on a rencontré bien des allusions à ces

[1] El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, 2e éd., 1913, p. 155-156.

* Paru dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, LIII, 1936, p. 101-124.

églises, qui ne semblent pas avoir été systématiquement détruites par les premiers envahisseurs arabes. Ceux-ci, sans doute, dépouillèrent souvent d'anciennes églises pour bâtir leurs mosquées. Hassan, deuxième successeur de Sidi-Oqba, orna la grande mosquée de Kairouan, la capitale toute neuve des conquérants, avec deux belles colonnes de marbre rouge tacheté de jaune qu'il a prises « dans une ancienne église[1] ». Mais le même voyageur admire à El-Mogheira, près de Béja, plusieurs églises qui sont, dit-il, « de grands et beaux monuments de l'antiquité, très bien conservés, ornés de marbres précieux, couverts de grands toits où se posent les corbeaux ; on croirait à les voir que les ouvriers viennent d'y mettre la dernière main[2] ». Ces basiliques sont abandonnées, mais, s'il n'y a plus de chrétiens pour s'y assembler, c'est que tout le pays a été ravagé un siècle plus tôt, vers 945, par les fanatiques kharedjites d'Abou-Yazid, « l'homme à l'âne », et ceux-ci n'ont fait aucune distinction entre les chrétiens et les musulmans chiites que ces « non-conformistes » de l'Islam, dévots d'Abou-Bekr et ennemis d'Ali, ont en abomination. Nulle part dans cette littérature arabe les chrétiens africains ne sont considérés comme des adversaires ou des fanatiques demandant au Dieu des Armées de les venger des ennemis de leur foi, appelant à leur secours le pape de Rome ou l'empereur byzantin. Sidi-Oqba et Hassan semblent avoir imité Omar, qui laissa aux chrétiens de Jérusalem l'usage de leurs anciennes églises, à condition de payer un impôt spécial, le *kharadj*, et de s'abstenir de tout prosélytisme, de toute démonstration hors des lieux qui leur furent concédés[3]. Ainsi cantonnés, les chrétiens d'Afrique devaient se montrer des sujets dociles ; à vrai dire, ils ne devaient attirer l'attention ni par leur nombre ni par l'ardeur de leur foi.

[1] Cf. El-Bekri, *Ibid.*, trad. de Slane, dans le *Journal asiatique*, 1858, p. 468.
[2] Cf. El-Bekri, *Ibid. Journal asiatique*, 1859, p. 76.
[3] Cf. *Kitab-el-Kharadj*, éd. Fagnan, p. 213.

De leur vie religieuse, de leurs lieux de culte, nous ne savions jusqu'à ces dernières années que ce qu'en disaient les historiens arabes, deux ou trois listes d'évêchés d'une interprétation difficile, et quelques lettres des pontifes romains du XIe siècle. Tout espoir semblait vain de retrouver jamais dans le sol de l'Afrique un témoin du christianisme de l'époque arabe, quand on découvrit dans le désert de Libye plusieurs séries d'inscriptions dont la date est certaine, même lorsqu'elle n'est pas gravée ou peinte sur les monuments. La nécropole d'En-Gila a donné à M. Paribeni une douzaine de textes latins, dont les dates, calculées selon l'ère byzantine de la création du monde, s'échelonnent de 945 à 1003 ap. J.-C.[1]. A Sakinya, en Nubie, M. Monneret de Villard a copié 222 épitaphes du Xe siècle qui, par leur libellé et leur mode de datation par l'ère des martyrs et l'ère des Sarrasins, doivent être rapprochées des inscriptions chrétiennes d'Égypte, dont G. Lefebvre a publié le recueil[2].

En Afrique du Nord, où, plus qu'ailleurs, la tradition arabe gardait le souvenir des dernières églises, la plus récente des inscriptions chrétiennes datées était, en 1928, une épitaphe de Volubilis, dont M. Carcopino a montré le grand intérêt[3]. Elle fut gravée en 655 de notre ère. Quinze ans plus tard, en 670, Oqba fonda Kairouan, « pour que cette ville servît de place d'armes à l'islamisme jusqu'à la fin des temps[4] ». C'est dans cette citadelle de l'Islam, dans une région extrêmement pauvre en établissements romains[5],

[1] R. Paribeni, *Sepolcreto cristiano di En-Gila presso Suani Beni Adem. Africa Italiana*, I, 1927, p. 76 et suiv.

[2] Ugo Monneret de Villard, *Le iscrizioni di Sakinya (Nubia)* (Publications du Service des Antiquités égyptiennes, 1933).

[3] J. Carcopino, *Note sur une inscription chrétienne de Volubilis. Hesperis*, 1928, p. 137 et suiv.

[4] Citation de l'historien El-Nowairi, rapportée par Ch. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 1931, p. 319.

[5] Voir la feuille de Kairouan dans l'*Atlas archéologique de la Tunisie*, publié par MM. Cagnat et Merlin.

dans un lieu où, avant le VIIe siècle, il n'y avait pas d'église chrétienne, que l'on a par hasard découvert le témoignage écrit de l'existence d'une communauté chrétienne quatre siècles après l'établissement des Arabes en Afrique du Nord. Cette inscription, que M. Charles Saumagne a fait connaître à la Section d'archéologie du Comité des Travaux historiques le 11 juin 1929, en l'accompagnant d'un précieux commentaire [1], est, en effet, contemporaine d'El-Bekri, l'historien du milieu du XIe siècle, à qui nous devons, plus qu'à tout autre auteur arabe, le peu que nous savons des dernières communautés chrétiennes du Magrheb. Cette trouvaille inattendue a attiré l'attention des savants sur deux autres inscriptions publiées antérieurement, dont on va voir que l'une est bien antérieure aux premières invasions arabes, tandis que l'autre est véritablement la dernière en date des inscriptions datées de l'Afrique du Nord.

A El-Djem, en 1916, avait été exhumée l'épitaphe suivante, dont le texte est complet, ainsi que le prouvent les petits dessins qui ornent les extrémités de chaque ligne [2] (fig. 1) :

† *in hoc loco requievit Gregoria, fide*
*lis in XPo, filia recte memorie Theudoraci.*
*Bixit in pace anos triginta nobe, depo-*
*sita est quartu decimu kale(n)das de-*
*cembres, indictione quinta....*

Si, pour la forme des lettres, on compare cette inscription avec l'épitaphe de Kairouan qu'a publiée M. Saumagne, les différences sautent aux yeux. Par contre, la plupart des caractères se retrouvent avec le même aspect dans les inscriptions que M. Aurigemma a découvertes dans le cimetière d'Aïn-Zara, près de Tri-

[1] Cf. *Bulletin archéologique du Comité*, années 1928-1929, paru en 1932, p. 370-371. — MM. Albertini et Lantier ont fait allusion à l'inscription publiée par M. Saumagne dans les rapports qu'ils ont présentés au IIIe Congrès international d'archéologie chrétienne, tenu à Ravenne en septembre 1932 (cf. *Atti del Congresso...*, p. 400 et 427).

[2] *Bulletin du Comité*, 1917, p. CCXXXV ; cf. fig. 1.



FIG. 1. — INSCRIPTION CHRÉTIENNE D'EL-DJEM.
(D'après un calque
publié dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques.*)



FIG. 2. — INSCRIPTION CHRÉTIENNE
DE KAIROUAN.
(D'après un estampage.)

poli[1]. Ici et là, nous voyons les mêmes A, E, G, H, U, X, inscrits sur des tombes qui ont la même forme prismatique[2]; dans les deux endroits, les lettres onciales, les lettres inscrites l'une dans l'autre, sont également rares, tandis qu'on les rencontre à chaque ligne de l'inscription de Kairouan ; à Aïn-Zara, le quantième est compté à partir du premier jour du mois, tandis qu'à El-Djem le calcul est fait à l'aide du calendrier romain ; mais ici et là on semble ignorer l'année consulaire et l'ère mondiale ou chrétienne, l'indiction paraissant suffire. Le libellé des prières, les références au symbole de Chalcédoine, la faveur marquée pour certaines citations de livres apocryphes condamnés plus tard par l'Église, ont fourni à M. Aurigemma de bonnes raisons d'attribuer le cimetière d'Aïn-Zara au v[e] siècle, à l'époque vandale. A El-Djem, sous une épitaphe qui présente les mêmes caractères épigraphiques, a été ensevelie la fille d'un homme de bien mort avant elle, qui, par le nom qu'il porte, est vandale. Il serait étrange de rencontrer encore au xi[e] siècle le représentant d'un peuple qui n'avait jamais fait autre chose que tenir garnison en Afrique, et qui, après la reconquête byzantine, disparut. C'est pourquoi il convient de mettre parmi les inscriptions du v[e] siècle l'épitaphe d'El-Djem.

C'est encore une découverte italienne qui nous permettra de restituer le libellé et la date d'une autre inscription que M. Lantier, avec raison, avait rapprochée du texte publié en 1929 par M. Saumagne[3]. Cette épitaphe, qui provient elle aussi de Kairouan, a été, en effet, rédigée sur le type des inscriptions d'En-Gila, si exacte-

[1] S. Aurigemma, *L'area cemeteriale di Aïn-Zara presso Tripoli di Barberia*, 1932.

[2] On doit noter que le ⅄ oncial, commun aux textes d'Aïn-Zara et d'El-Djem, se retrouve sur une inscription d'Afrique (Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, p. 106, n. 295) et aussi sur les tablettes vandales publiées par M. Albertini. *Journal des Savants*, 1930, p. 23-30, notamment sur le volet B, 2[e] face de la tablette I, reproduit dans Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 1931, fig. 144, p. 271.

[3] Cf. Lantier, *op. cit.*, p. 401.

ment éditées et commentées par M. Paribeni. En proposant une première lecture, M. Monceaux avait signalé la forme, inusitée en Afrique, de certaines lettres et l'étrangeté de la formule du début. Gauckler revit la pierre, conservée au Musée du Bardo, pour Dessau, l'éditeur du *Corpus*, qui s'arrêta au texte que voici : *C. I. L.*, VIII, 23128 :

† *In n(omi)ne D(omi)ni. In hoc [tumulo jacet...*
*cus Pe[t]ri senioris*
*et oviit die sabb*
*XIIYIII ind(ictione) cou[arta...?*

Ce texte est évidemment parent de ceux d'En-Gila. Sur toutes les tombes de cette nécropole on lit : *in hoc tumulo jacet corpus... vixit annos...*, et l'invocation initiale, si rare dans l'épigraphie chrétienne antérieure au VII^e siècle, est banale au X^e à En-Gila. Aussi proposerons-nous la restitution suivante du début de l'inscription de Kairouan :

† *In no(mi)ne D(omi)ni. In hoc [tumulo jacet cor*
*pus Pe[t]ri senioris [qui vixit annos...]*

Aux lignes 3 et 4 était inscrite la date de la mort du *senior* Pierre, puisqu'il faut évidemment lire avec Gauckler *obiit* dans *oviit*, tandis que la lecture *die sabb(atorum)*, proposée par M. Monceaux, est confirmée par de nouveaux textes africains ou espagnols [1]. Le chiffre XXXXIII, qui précède la mention de l'indiction, est la fin d'un chiffre plus important dont le début manque à la ligne 3. A En-Gila, l'indication de l'année occupe régulièrement cette place sur toutes les épitaphes ; tantôt elle est donnée en toutes lettres ; tantôt, pour gagner de la place, les centaines, les dizaines et les uni-

[1] Cf., à côté des textes cités par M. Monceaux dans son article de la *Revue archéologique*, 1903², p. 244, n° 84, les inscriptions suivantes : Gsell, *Inscr. lat. Alg.*, n° 3424 (Théveste) [a. 508] : *sabbatorum di[e]*. — Huebner, *Insc. christ. Hisp.*, n° 474 [a. 1065] : *die sabbet* (sic) *obiit* ; n° 216 (Malaga) : *media die sabbato(rum)*, inscription datée de 1002, qui, les A mis à part, rappelle beaucoup les caractères employés à Kairouan.

tés sont inscrites en chiffres [1]. Le mot *sabb(atorum)*, qui n'était certainement pas écrit en entier, était suivi d'une haste verticale, qui, ne pouvant être le reste d'un A, peut être un I. Nous sommes donc en droit de restituer *I[n anno VI millm̄o]*. Les difficultés commencent ici ; car, si on est tenté de rétablir ensuite le chiffre D pour obtenir l'année 6543, les restitutions CCC]XXXXIII, CCCCL]XXXXIII ne peuvent être écartées sans un examen qui devra tenir compte de la correspondance nécessaire de chacun de ces chiffres avec l'indiction, et ceci aussi bien dans l'ère byzantine de la création du monde que dans l'ère mondiale d'Alexandrie. Si la première lecture de M. Monceaux avait pu être maintenue, à l'indiction II ne conviendrait que l'année 6543 de l'ère byzantine, et le *senior* Pierre serait mort entre mars et septembre 1034 de notre ère. Mais sur la pierre on ne peut lire que *ind(ictione) cou[arta]*. Dès lors, l'ère mondiale de Byzance est hors de cause, car seule l'ère mondiale d'Alexandrie offre les concordances possibles de la quatrième indiction avec les années 6393 et 6543, qui font mourir le *senior* Pierre soit entre septembre 1000 et mars 1001, soit entre septembre 1050 et mars 1051 [2]. Cependant, notre restitution peut être incomplète, car on doit songer à l'*indictio cou[arta decima]*. Dans l'ère byzantine, celle-ci ne trouve aucune correspondance acceptable avec une année dont le chiffre se termine par XXXXIII.

[1] Cf. En-Gila, nº 2 : *in Chr(ist)i no[mine], in oc[tumulo j]acet co[r]pus bone memorie... / [transit de oc] seculo in anno VI m̄ilo CCCC / nonagenti octo indictio tertia ind(ictione) IIII die X in / mense octombre*, etc. Nos 1, 8, 12. Parfois la fin du nombre est donnée en chiffres : nº 10 : *anno sestio millesimo quarientesimo LIIII indic(tione) quarta*, etc. — Nº 11 : *in anno sexto m̄illo DXII indictio(ne) secunda.* Sur les épitaphes découvertes à En-Gila après M. Paribeni par A. Todesco, voir *Africa Italiana*, VI, 1935, p. 79, 81.

[2] Pour calculer la date des deux inscriptions de Kairouan, je me suis servi avant tout du *Trésor de chronologie* de Mas-Latrie et des articles de D. Serruys parus en 1907 dans la *Revue de Philologie : Sur quelques ères byzantines — L'ère alexandrina minor.* — J'ai consulté aussi les manuels de diplomatique de Giry et A. de Bouard.

Mais dans l'ère d'Alexandrie elle tombe dans l'année 6343 ou 6493 et s'accorde dans l'ère dionysienne soit avec la période septembre 850-mars 851, soit avec la période septembre 1000-mars 1001. Pour nous décider entre ces quatre dates, le texte de l'inscription nous donne une précieuse indication : en effet, la ligne 1, dont la restitution est certaine, fixe les dimensions de la lacune à 12-13 lettres. Seule la restitution *i[n anno VI millm̄o D]* la comble exactement, alors que les années 6343, 6393, 6493 la dépassent de 2 ou 4 lettres. Il se peut cependant que *millesimo* soit abrégé en $\overline{\text{MILLO}}$ et que les caractères soient serrés au point de présenter une ligne longue de 30 et même 32 lettres ; mais on conviendra que la solution la plus simple est la plus vraisemblable. Elle est, du reste, la seule qui vérifie cette règle établie par D. Serruys, pour qui l'ère d'Alexandrie est certaine, quand, dans la division par 15 du chiffre de l'année mondiale, on obtient un reste inférieur d'une unité à celui de l'indiction. Comme l'année mondiale d'Alexandrie 6543 remplit seule cette condition, et que mieux qu'une autre elle s'accorde avec l'aspect de l'inscription, c'est en 1050-1051 de notre ère qu'est mort à Kairouan le *senior* Pierre. Son épitaphe devait être ainsi libellée :

> † *In no(mine) D(omi)ni. In hoc [tumulo jacet cor]*
> *pus Pe[t]ri senioris [qui vixit annos...]*
> *et oviit die sabb(atorum) i[n anno VI millm̄o D]*
> *XXXXIII ind(ictione) cou[arta...*

De la même époque que cette épitaphe, et la rappelant par la forme de ses lettres, est une autre inscription funéraire qui a été, elle aussi, découverte à Kairouan, et dont M. Ch. Saumagne a bien vu, en la publiant, l'extraordinaire intérêt. On est, en effet, étonné de trouver en Afrique un document chrétien postérieur de près de quatre siècles à la plus récente des inscriptions datées de l'Afrique du Nord, qui a été gravée à Volubilis en 655 [1]. La date qu'il porte

[1] Cf. Carcopino, *Note sur une inscription chrétienne de Volubilis. Hes-*

est donnée, au milieu du XIe siècle, d'après l'Incarnation de Jésus-Christ, alors que dans l'Occident catholique l'ère chrétienne est encore peu employée. En Espagne persiste l'ère provinciale, et l'usage en est si répandu que les conciles auront bien de la peine à le faire disparaître. En France, la chancellerie royale ne semble avoir adopté l'ère chrétienne qu'au IXe siècle, tandis qu'à Rome les papes en usent fort peu jusqu'au XIe siècle[1]. En Orient, l'Égypte et la Nubie semblent être restées obstinément fidèles à l' « ère des martyrs » ou de Dioclétien[2]; elles préfèrent joindre à cette ère chrétienne l'ère des Sarrasins, leurs vainqueurs, plutôt que celle des chroniqueurs byzantins.

On conçoit qu'une épitaphe africaine, datée du XIe siècle après J.-C., ait paru suspecte. Cependant, les circonstances de la trou-

*peris*, 1928, p. 137 et suiv. — M. Carcopino a complété ses premières observations dans des communications présentées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 17 février 1933 (*C.-R. Acad. Inscr.*, 1933, p. 61-64), et le 10 janvier 1936, et dans une note publiée dans la *Revue de Philologie*, 1936, p. 105-112.

[1] Cf., notamment, A. de Bouard, *Manuel de diplomatique française et pontificale*, 1929, p. 301-302.

[2] Cf. G. Lefebvre, *Recueil des inscr. chrétiennes d'Égypte*, 1907 ; Monneret de Villard, *Iscrizione de Sakinya*. — M. H. Grégoire a proposé de dater par l'ère chrétienne des chroniqueurs byzantins deux inscriptions de Philae, qui seraient de 508-509 et de 518-519 de notre ère. *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, LI, 1907, p. 198-201. Mais, pour obtenir la coïncidence de l'indiction marquée sur la pierre avec l'ère chrétienne des chroniqueurs, il doit combiner le comput de Théophane avec une ère mondiale plus courte d'un an, celle de Cyrille de Scythopolis. On pourra, d'autre part, hésiter à appliquer à une inscription du VIe siècle une chronologie dont le système est mis en forme trois siècles plus tard. L'hypothèse de l'ère locale de Philae, envisagée par M. Grégoire lui-même, me paraît préférable à ces complications. On doit remarquer que les manuscrits ne suivent pas des usages différents des inscriptions. Dans les colophons des manuscrits coptes chrétiens d'Égypte, étudiés par M. Landschoot (*Bibliothèque de Muséon*, I, 1929, p. 113-115), une seule fois sur une centaine de cas l'ère mondiale figure à côté de l'ère des martyrs et de l'ère des Sarrasins ; encore, le chiffre manquant sur le manuscrit, est-il impossible de savoir de quelle ère mondiale le moine copte s'est servi.

vaille ne justifiaient nullement ces doutes. L'inscription a été trouvée à $2^{m}50$ de profondeur, « à gauche et à quelques mètres de l'endroit où la piste de Kairouan à Sfax pénètre dans le camp, du

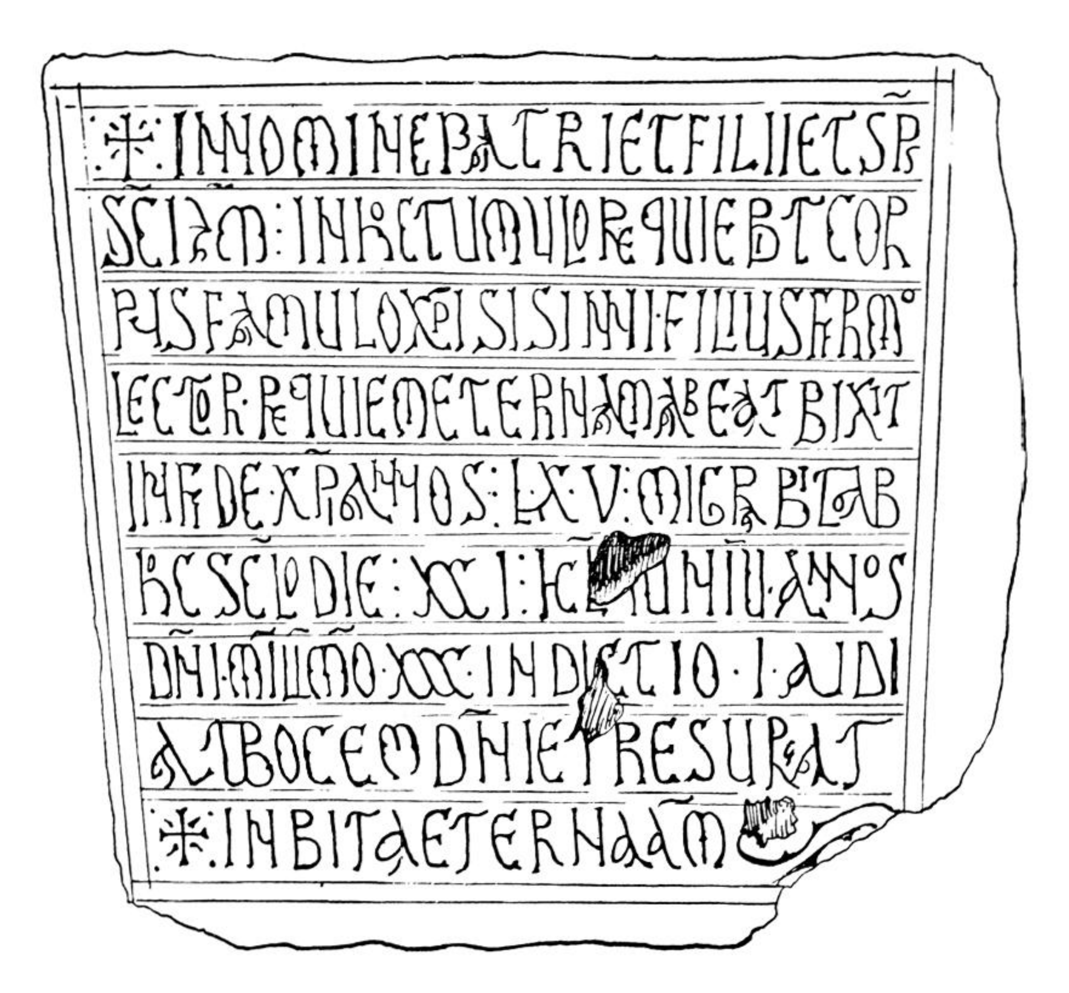


FIG. 3. — INSCRIPTION CHRÉTIENNE DE KAIROUAN.
(D'après un calque de M. Ch. Saumagne.)

côté de Kairouan [1] ». Elle était probablement dans un édifice chrétien, église ou monastère, car on a signalé qu'avec elle on a rencontré dans la fouille « deux gros piliers de pierre », qui, me semble-t-il, peuvent avoir fait partie de la nef d'une église, une pierre plus petite qui porte le mot *gloria* et « quelques lampes chrétiennes et

[1] Cf. Saumagne, *Bull. arch. du Comité*, années 1928-1929 [1932], p. 371.

arabes ». Il faut souhaiter, avec M. Ch. Saumagne, que l'endroit soit un jour plus largement exploré. Peut-être y dégagera-t-on une de ces églises où se sont réunis les derniers chrétiens d'Afrique avant la tourmente qui les anéantit.

Les caractères de l'inscription ne sont exceptionnels qu'en Afrique ; mais il serait étonnant qu'il en fût autrement, puisque en Afrique même on ne peut les comparer qu'avec ceux d'une inscription marocaine de quatre siècles antérieure. Un spécialiste de l'épigraphie médiévale aussi averti que M. Paul Deschamps n'a pas hésité à affirmer l'authenticité de l'inscription, qui lui a rappelé de nombreux documents épigraphiques de l'Espagne du x$^{e}$ et du xi$^{e}$ siècle [1].

En proposant pour cette épitaphe de Kairouan une date qui tiendra compte de toutes les données du texte, je voudrais apporter de nouvelles raisons de croire qu'elle est vraiment authentique, et qu'on peut la lire comme suit :

† *In nomine Patri et Filii et Sp(iritus)*
*S(an)c(t)i, am(en). In hoc tumulo requiebit cor-*
*pus famulo Chr(ist)i, Sisinni, filius Firmo*
*lector. Requiem eternam abeat. Bixit*
*in fide Chr(ist)i annos LXV. Migrabit ab*
*hoc s(ae)c(u)lo die XXI i(ntra)e(unt)i* (?) *Juniu annos*
*D(omi)ni mill(esi)mo XXX*[*X*], *indictio I. Audi-*
*at bocem D(omi)ni et resurgat*
† *in bita eterna. Am(en).*

Malgré les fautes qui, presque à chaque mot, marquent ce pitoyable latin, la lecture est aisée, sauf pour les lignes 6 et 7, où une restitution et une correction s'imposent. L'abréviation qui s'intercale entre la mention du mois de juin et le chiffre XXI serait pour M. Saumagne un M, qui se développerait en *mensis*. Ce génitif fait quelque difficulté, car le nom du mois qui le suit est à l'ablatif en *u*, très fréquent dans l'épigraphie de l'Afrique chrétienne des der-

[1] Cf. *Bull. arch. du Comité*, 1930-1931 [1934], p. 56-57.

niers temps, et, si riche qu'il soit, on hésite à prêter au lapicide de Kairouan une faute de plus. Plus facilement qu'un M, le dessin ci-joint, qui est calqué sur une photographie, permettrait de lire un K suivi d'une haste qui pourrait avoir été celle d'un L, mais le 21e jour avant les calendes de juin n'a jamais eu d'existence normale. Peut-être, comme on me l'a suggéré, faut-il lire, sans rien ajouter aux signes qui apparaissent sur la pierre, IEI, qui serait l'abréviation de *intraeunti*, et il faudrait comprendre que le *senior* Pierre est mort le 21e jour compté à partir du début du mois de juin. Mais, outre que nous chargeons le lapicide d'un barbarisme de plus, la formule n'est pas très banale, l'usage étant de dire *intrante mense.* D'autre part, encore que Giry signale des exemples du comput que nous proposons, à partir du 15 du mois le quantième est normalement calculé sur le *mensis exiens*[1]. Je souhaite qu'un spécialiste d'épigraphie médiévale suggère une restitution plus satisfaisante.

L'*annus Domini*, que contient la ligne suivante, n'est pas donné dans notre ère qui est celle de Denys le Petit, car 1030 ap. J.-C. s'étend sur l'indiction XII et sur l'indiction XIII. Comme une ère orientale est en usage à Kairouan au milieu du XIe siècle, ainsi qu'on vient de le voir, c'est un comput oriental de l'ère chrétienne qui a le plus de chances d'avoir été choisi pour l'épitaphe du *senior* Pierre[2]. Les ères de Byzance ou d'Alexandrie, qui prenaient pour origine la création du monde, avaient dans la pratique de graves inconvénients : comme elles étaient en avance de plus de cinq mois sur l'indiction, la concordance exigeait que l'indiction changeât

[1] Cf. Ducange, *Glossarium med. et. inf. latinitatis*, s. v. *mensis ;* Giry, *Manuel de diplomatique*, 1894, p. 99, n. 2.

[2] Sur la question des ères byzantines et alexandrines et de leur réduction en ère chrétienne, on doit se reporter aux articles *Ère* du *Dict. d'arch. chrét.*, de Dom Leclerq, et *Æra* de la *Realencyclopædie* de Pauly-Wissowa, et surtout aux deux articles que D. Serruys a publiés dans la *Revue de Philologie*, 1907, p. 151-189 et 251-264, et à une courte note de H. Grégoire parue dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, LI, 1907, p. 198-201.

de chiffre au milieu de l'année, le 1er septembre. De ce désaccord entre l'année ecclésiastique et l'année civile ou indictionnelle résultaient bien des confusions, qui suscitèrent le désir d'une ère qui répondît aux exigences des gens d'Église, à la commodité des particuliers et aux intérêts de l'État. Aussi les chronographes byzantins imaginèrent-ils, à partir du VIIe siècle, plusieurs ères nouvelles. Celle de Théophane prit pour origine l'ère alexandrine dite d'Annianos, qui était devenue au début du VIIe siècle, selon l'expression de saint Maxime, « la chronologie traditionnelle de l'Église », c'est-à-dire que Théophane choisit pour l'an 1 de J.-C. l'an 5001 depuis la création du monde selon le calcul d'Annianos ; mais il emprunta à une autre ère alexandrine, que le moine Panodore établit vers 412, le début de l'année, qui fut fixé au 29 août. Ainsi, l'année civile et l'année ecclésiastique coïncidaient à trois jours près, et cette réduction fit au IXe et au Xe siècle le succès de cette ère ; parce que les historiens de l'époque l'adoptèrent pour la plupart, on l'appela l'ère des chroniqueurs. On a remarqué que cette ère était en retard de huit ans sur celle de Denys le Petit, en usage en Occident, et qu'elle s'accordait toujours avec l'an du monde selon Annianos pour les dizaines et les unités. Si nous nous reportons maintenant aux tables dressées par Mas-Latrie dans son *Trésor de chronologie*, nous constatons que la seule année postérieure à l'an mille qui réponde à ces diverses conditions et soit en concordance avec une première indiction, est l'an 6540 de l'ère mondiale d'Alexandrie, qui est l'*annus Domini* 1040, selon Théophane, et l'an 1048 dans le système de Denys le Petit, qui est le nôtre. Je ne vois pas quel reproche on pourrait faire à ce calcul, sinon qu'il exige une correction du texte. On conviendra cependant que celle-ci est petite, puisqu'il suffit de supposer qu'en liant les quatre traits inclinés du chiffre XXXX, le lapicide, commettant une erreur fréquente[1], en a oublié un.

[1] Par ex., Huebner, *Inscr. Christ. Hisp.*, n° 285 (cf. Suppl., p. 98) [a. 910 ap. J.-C.].

Si cette date est admise, nous avons, me semble-t-il, dans l'inscription de Kairouan qu'a publiée M. Saumagne, une des premières inscriptions où l'on a fait hors d'Espagne et de Gaule la réduction d'une ère mondiale à une ère chrétienne. Elle est antérieure de deux siècles et demi à l'inscription de Gortyne, datée de 1492, que l'on considère comme la plus ancienne portant en Orient la mention de l'ère chrétienne [1].

Mais il ne faudrait pas, je crois, lui faire à ce point de vue un sort trop particulier. Dans les pays byzantins, ou dans les pays soumis à l'influence de l'Église d'Orient, l'ère mondiale d'Alexandrie, qui est devenue, répétons-le, l' « ère traditionnelle de l'Église », a toujours été en usage longtemps après l'apparition de l'ère des chroniqueurs ; « l'ancienne tradition ecclésiastique s'opposait à l'innovation qui voulait confondre en un même système la tradition civile et celle de l'Église. Pendant la querelle iconoclaste, Georges le Syncelle (après 808) et Théophane (après 815) utilisèrent toujours pour leurs chroniques l'ère alexandrine de 5492, avec réduction à l'ère chrétienne de 5501. A la fin du x^e^ siècle, le Théophane continué, écrit officiel rédigé sur commande de Constantin Porphyrogénète, fonde sa chronologie sur l'ère byzantine, tandis que la vulgarisation de la même œuvre, telle que nous la trouvons dans la chronique du manuscrit Parisinus 1712, présente l'ère alexandrine de 5492, avec réduction à l'ère chrétienne de 5501 [2] ». — A Kairouan, on utilisa au même moment l'ancienne ère mondiale d'Alexandrie, sans doute parce que la tradition de l'Église l'avait imposée, et la réduction de cette même ère en ère chrétienne, telle que les chroniqueurs byzantins l'avaient effectuée : si l'on admet les dates qui ont été proposées pour les deux épitaphes de Kairouan, l'une est de 1050-1051 de notre ère, l'autre du 21 juin 1048. — C'est sous des traits analogues que se présente au même moment

[1] *C. I. G.* 8759.
[2] Cf. D. Serruys, *op. cit.*, p. 186.

la chronologie des inscriptions d'Espagne : l'ère provinciale continue à être inscrite partout, mais, pendant tout le xe siècle, il est arrivé qu'on l'a confrontée avec l'ère chrétienne de Denys le Petit, et plus d'une fois on l'a indiquée, *comme à Kairouan*, par ces simples mots : *anno Dñi*[1].

Si curieuses qu'elles soient pour la diplomatique, les inscriptions de Kairouan présentent beaucoup plus d'intérêt, parce qu'elles nous permettent d'entrevoir ce que fut la vie des dernières communautés chrétiennes de l'Afrique du Nord.

Y avait-il encore des monastères au xie siècle dans cette ancienne Byzacène, qui, au temps de Fulgence de Ruspe, en comptait un si grand nombre? L'inscription de Kairouan, datée de 1051, nous autorise à le penser, si nous traduisons *Petrus senior* par Pierre le Prieur. Dans les monastères du vie siècle, les seconds de l'abbé sont désignés par ce nom ; ils sont à la tête d'un des services du monastère et jouent le rôle de ces chefs de maison que la règle de Pachôme appelle les *majores*[2]. Par El-Bekri, nous savons que même après la ruine de Kairouan, vers 1068, la vie monastique n'avait pas disparu du pays que ce voyageur visitait ; elle avait, il est vrai, une forme différente du cénobitisme, car dans la montagne d'Adrar, au bord du golfe de Tunis, dans une région que les Beni-Hillal n'avaient pas encore envahie, vivaient « des anachorètes qui avaient renoncé au monde[3] ». El-Bekri ajoute qu'« ils y étaient depuis que les musulmans avaient conquis l'Ifrikya ». A vrai dire, bien avant Oqba, il y avait dans la région de Tunis des anachorètes assez

[1] Cf. Huebner, *Inscr. Christ. Hisp.*, no 285 [a. 910] : *ab incarnatione Dñi anno... ;* no 286 [a. 914] : *anni Dñi;* no 522 [a. 959] : *anno Dñi;* no 523 [a. 976] : *an(no) Dñi.*

[2] Cf. Ducange, *Glossarium*, s. v. *senior* : en 527, les *seniores* d'un monastère accompagnaient leur abbé venu présenter une requête au concile de Carthage. Pour la règle de Pachôme, voir *P. L.*, XXIII, col. 68, et l'article de M. l'abbé Amann dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, s. v. *Pachôme.*

[3] Cf. El-Bekri, *op. cit. Journal asiatique*, 1859, p. 152.

célèbres pour que les pèlerins gaulois du début du v[e] siècle fussent tentés de s'arrêter auprès de leurs cellules en allant visiter les lieux saints du désert égyptien[1].

Il n'est cependant pas certain que la traduction de *senior* soit nécessairement « prieur ». Dans saint Cyprien, Paulin de Nole et Victor de Vite[2], ce mot traduit exactement le grec πρεσβύτης et veut simplement dire prêtre. S'il en est ainsi, nous devons penser qu'au milieu du xi[e] siècle il n'y avait peut-être plus de monastères en Afrique, mais la hiérarchie du clergé séculier s'y était conservée. C'est du reste le premier des ordres mineurs, le lectorat, que Sisinnius, fils de Firmus, avait reçu[3]; il en remplissait la fonction quand il est mort, à l'âge de soixante-cinq ans. A elle seule son épitaphe suffirait à nous révéler l'existence d'une communauté avec la hiérarchie de son clergé et les cérémonies de son culte. On peut se demander si elle avait un évêque. Certes, Kairouan n'a jamais figuré dans une liste conciliaire, puisque c'est Oqba qui la fonda en 670, et que nous ne connaissons pas de concile africain postérieur à cette date. Mais peut-être devons-nous reconnaître son nom dans cette citation d'un auteur arabe que le P. Vansleb a recueillie dans son *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, à propos de Jean d'Alexandrie qui régna de 1189 à 1216 : « il y avait autrefois cinq évêchés dans la Barbarie, qui étaient ceux de Barca, de Tripoli, d'Alger, d'Africa et celui de Keirvan ou de Cyrène[4] ». Le P. Mesnage remarque justement, après H. Gelzer, qu'El-Bekri ayant décrit en 1068 les ruines d'une grande et belle basilique chrétienne

[1] Cf. Sulpice-Sévère, *Dial.*, I = *P. L.*, XX, col. 185 et suiv. Cf. W. Seston, *Le monastère d'Aïn-Tamda et les origines de l'architecture monastique en Afrique du Nord. Mélanges de Rome*, LI, 1934, p. 99.

[2] Saint Cyprien, *Ep.* 75 ; Paulin de Nole, *Ep.* 4 ; Victor de Vite, *De persec. Vandal.*, V, 19 = *P. L.*, LVIII, col. 257.

[3] Sur le lectorat, voir le récent article du *Dict. d'arch. chrétienne*, où l'on trouvera les références aux principaux textes épigraphiques.

[4] Citation dans H. Gelzer, *Byzant. Zeitschrift*, II, 1893, p. 30.

d'Alger, la liste alexandrine ne peut être postérieure au milieu du XIe siècle[1]. On peut être assuré, d'autre part, que Kairouan ne comptait plus comme évêché — si cette ville en a jamais eu un — quand, en 1053, Thomas, évêque d'Africa (Mahdiya), ne connaissait plus guère dans toute l'Afrique que cinq sièges épiscopaux ; les Beni-Hillal venaient, en effet, de passer sur la ville d'Oqba comme « un torrent dévastateur, qui ne laissa après lui que le désert[2] ». En nous apportant la preuve qu'il existait à Kairouan, sous la bienveillante administration des Zirides, une communauté pourvue d'un clergé, peut-être l'épitaphe du lecteur nous invite-t-elle à croire qu'un évêque occupait réellement le sommet de la hiérarchie dont elle nous donne le degré le plus bas.

Ce qui est sûr, c'est qu'en 1048 il y avait à Kairouan des chrétiens organisés en église. Mais cette église n'avait peut-être pas plus de vitalité que la chrétienté de Sicile n'en avait à la fin de la domination musulmane. Quand les Normands occupèrent l'île en 1070, il n'y avait plus qu'un monastère perdu dans les montagnes de l'Est, au Val di Mazera. Des seize diocèses siciliens un seul, celui de Palerme, avait conservé un titulaire ; tous les autres évêques avaient émigré dans la Calabre byzantine. Michele Amari, le grand historien des musulmans de Sicile, voit dans cet abandon la cause de la désorganisation des églises siciliennes, les chrétiens ayant perdu leur foi d'eux-mêmes beaucoup plus qu'ils ne furent obligés à l'abandonner par les musulmans[3]. Chose curieuse, c'est tout à fait de la même façon que la chronique alexandrine citée par le P. Vansleb explique la disparition du christianisme en Afrique : « les chrétiens, se voyant entièrement abandonnés, se résolurent à se faire musulmans ». Ils l'auraient fait bien avant le

[1] Cf. Mesnage, *Le christianisme en Afrique, déclin et extinction*, 1915, p. 220 et suiv.

[2] Cf. El-Bekri, *op. cit. Journal asiatique*, 1858, p. 478.

[3] M. Amari, *Storia dei musulmani di Sicilia*, 2e éd., II, ch. XI.

XI^e siècle, sans la bienveillance des souverains zirides. Le ziride El-Moizz, sous le règne duquel furent gravées les épitaphes de Kairouan, nous est dépeint par tous les historiens arabes comme le maître d'un pays très prospère ; « il était plein de piété et d'humanité », écrit El-Qairouani, « et il ne prononça pas d'autres condamnations à mort que celles qui étaient ordonnées par la justice ; il vivait en bons termes avec le roi des chrétiens — c'est-à-dire l'empereur byzantin — qui lui envoyait des cadeaux [1] », quand la guerre n'opposait pas les deux souverains en Sicile ou dans l'Archipel.

Les musulmans, jusqu'au XI^e siècle, ne semblent pas avoir voulu détruire systématiquement le christianisme en Afrique ; mais, peu à peu, ils l'étouffèrent. Réduites à quelques petits groupes par l'islamisation des masses berbères, qui n'avaient jamais été vraiment gagnées par le christianisme [2], privées de l'appui du gouvernement, cantonnées dans leurs églises appauvries, empêchées par leurs maîtres musulmans de nourrir leur foi par l'activité salutaire des missions, les communautés chrétiennes, de moins en moins nombreuses, suivirent la destinée des États berbères. Les Zirides du XI^e siècle furent longtemps dévoués aux khalifes fatimites du Caire. Ils en acceptèrent longtemps les dogmes chiites et les inspirations de leur art. Les chrétiens de l'Ifrikya relevèrent eux aussi, à leur manière, de l'Égypte. Sans égards pour leurs dogmes et leurs traditions ecclésiastiques, les khalifes fatimites installèrent chez eux, à la fin du X^e siècle, mille familles coptes qui devaient travailler dans les chantiers navals de la région de Tunis. El-Bekri, en nous les signalant un siècle plus tard, en parle comme si elles

[1] Cf. El-Qairouani, *Hist. de l'Afrique*, trad. Pélissier de Reynaud, dans *Exploration scientifique de l'Algérie*, VII, 1845, p. 142.

[2] Sur l'existence de populations reconnues idolâtres et de survivances païennes, telles que le culte des arbres et des pierres dans des communautés chrétiennes, voir les lettres de Grégoire le Grand, étudiées par Ch. Diehl, *Hist. de la dominat. byz. en Afrique*, 1896, p. 509.

avaient conservé leur christianisme égyptien[1]. Depuis que les maîtres de l'Ifrikya sont les délégués des khalifes du Caire, leurs sujets chrétiens sont passés dans l'obédience des patriarches d'Alexandrie. De là les listes épiscopales qui, aux VIII^e et IX^e siècles, donnent l'état de plus en plus réduit des évêchés africains qui relèvent du *thronus alexandrinus* ; de là l'intérêt qu'au XII^e siècle on porte en Égypte aux anciens évêchés d'Afrique[2] ; de là aussi chez les chrétiens de l'Ifrikya au XI^e siècle un mode de datation qui est celui des Alexandrins.

Il est malheureusement impossible de savoir si l'influence de l'Égypte chrétienne a été profonde sur le christianisme d'Afrique à son déclin. Nous ne disposons que des maigres notices des historiens arabes, qui n'ont aucun intérêt pour la vie religieuse des infidèles que les leurs ont soumis. Et les formules de l'épitaphe du lecteur sont trop banales pour que nous puissions en tirer la moindre indication. Il semble toutefois que, l'obédience acceptée et reconnue par le mode de datation, l'Égypte n'a rien imposé d'autre à l'Afrique chrétienne. S'il est permis de tirer argument en la matière des caractères d'une inscription, c'est plutôt avec l'Espagne mozarabe que les dernières églises de Byzacène paraissent avoir gardé le plus de relations. Les modèles du lapicide de Kairouan sont certainement espagnols ; ses capitales sinueuses sont celles des graveurs de Cordoue et de Grenade ; il a peut-être copié ses lettres onciales d'une fantaisie si curieuse sur des manuscrits mozarabes[3]. On a depuis longtemps remarqué certaines parentés entre les liturgies mozarabes et africaines. Peut-être les chrétiens d'Afrique ont-

[1] Cf. El-Bekri, *op. cit. Journal asiatique.*

[2] Cf. Mesnage, *op. cit.*, p. 184 et suiv., et surtout les suggestives remarques de H. Gelzer, *op. cit.*, p. 30.

[3] Voir, par ex., Huebner, *Inscr. Christ. Hisp.*, n^os 128, 142, 158, 216, et les photographies insérées dans Gomez-Moreno, *Iglesias mozarabes*, 1929. Un bon exemple de la paléographie mozarabe est publié dans l'article *Liturgie mozarabe* du *Dict. d'arch. chrétienne.*

ils maintenu un contact, que les rapports commerciaux, très actifs sous El-Moizz, ont rendu plus facile.

Il est certain que l'épitaphe du lecteur ne rappelle en rien les lettres carrées et raides des inscriptions romaines du XIe siècle. L'Église romaine, si puissante en Afrique au temps de Grégoire le Grand, a dû perdre toute influence dans les États berbères quand les papes furent des Orientaux dociles aux ordres de Byzance, ou des Italiens tenus en tutelle par les empereurs germaniques. Léon IX, puis Grégoire VII, qu'un esprit nouveau animait, voulurent ramener l'Afrique dans leur obédience par le moyen classique de l'intervention dans les nominations épiscopales ; profitant du petit nombre des évêques africains, qui rendait difficile une élection et une consécration normales, ils nommèrent des Africains qui leur étaient dévoués. Surtout ils s'efforcèrent de restaurer la primatie de Carthage, afin de l'opposer au patriarcat d'Alexandrie. Les deux lettres de Léon IX à Thomas, évêque d'Africa, eurent pour unique but d'empêcher que l'Église d'Afrique ne fût dominée par l'évêque de Gummi, sur le territoire duquel, au fond du golfe de Tunis, était installée sans doute une forte colonie copte[1]. Par une lettre de Grégoire VII, nous apprenons que l'évêque de Carthage, son protégé, n'était pas accepté par toute la communauté, car des chrétiens l'avaient accusé devant les Sarrasins et fait condamner à la bastonnade[2]. En même temps, les papes aidaient, autant qu'ils le pouvaient, les chefs berbères dans leur résistance aux Arabes hillaliens, que les khalifes fatimites avaient lancés à la conquête de l'Afrique. En 1076, Grégoire VII a les rapports les plus cordiaux avec le Berbère En-Nacer, qu'il appelle le roi de la Maurétanie Sitifienne ; des cadeaux sont échangés ; le pape, à la demande d'En-Nacer, envoie un évêque dans la ville de Bugeia (Bougie), que le Hammadite vient de fonder. A Kalaa, les Béné-

[1] Cf. *Mon. Germ. Hist. Script.*, III, 689.
[2] *Ep.*, III, 19 = *P. L.*, CXLVIII, col. 449.

dictins du mont Cassin ont, à la fin du XI^e siècle, une mission, dont le chef, le Bienheureux Azzon, sera enseveli dans l'église épiscopale de cette capitale des Hammadites[1]. Quand le comte de Sicile, Roger II, pourvu par le pape du titre de roi, eut fait la conquête des villes du littoral entre Tripoli et Tunis, de 1148 à 1160, et qu'il y eut là des évêques, ceux-ci relevèrent du pape, et non du patriarche d'Alexandrie. Cette alliance si étroite, voulue à Rome, entre les communautés chrétiennes et l'envahisseur sicilien, a été sans doute funeste aux dernières églises d'Afrique. L'Almohade Abd-El-Moumin, qui jeta à la mer les troupes de Roger II, obligea les chrétiens à apostasier et fit massacrer ceux qui s'y refusèrent[2].

A la fin du XII^e siècle, pour le christianisme en Afrique, tout était accompli. Pendant quelque temps encore, on distingua parmi les musulmans des *Afri* ou des *Afarec*, qui étaient non des métis de Berbères et de Romains, mais les descendants des derniers chrétiens convertis à l'Islam. Puis le silence se fit sur ce qu'avait été le christianisme africain des derniers temps. Dans les deux inscriptions de Kairouan, nous avons sans doute les *ultima verba* d'une communauté chrétienne, que les musulmans berbères ou arabes tolérèrent longtemps dans leur ville, mais qu'ils attachèrent à leur destinée. Ces épitaphes sont aussi les derniers témoins de la civilisation romaine en Afrique du Nord, puisque aussi bien elles furent rédigées en latin, dans une langue plus que jamais étrangère à l'Ifrikya berbère et arabe, que seule la liturgie avait conservée. Il est donc bien vrai de dire que la civilisation romaine et l'église chrétienne ont leurs destins liés en Afrique du Nord ; mais il convient d'en reporter le terme commun du VII^e aux XI^e-XII^e siècles, car elles vécurent ensemble d'une vie de plus en plus réduite, jusqu'au moment où, emportées, comme le dit El-Bekri, par « le tor-

[1] Cf. Paul Diacre, *Chronique du mont Cassin ;* Blanchet, *Rec. de Constantine*, XXXII, 1898, p. 108.

[2] Cf. El-Tijani, *Voyage à Tunis* [*en 1306*], p. 262.

rent dévastateur » des invasions hillaliennes, ensemble elles achevèrent de mourir.

William SESTON.

*P.-S.* — L'étude qui précède était déjà confiée à l'imprimeur quand M. Charles Saumagne, dont l'inépuisable obligeance me fut d'un grand secours, m'a procuré de nouveaux renseignements sur les deux inscriptions de Kairouan.

De l'épitaphe du lecteur, il ne subsiste qu'une photographie, sur laquelle M. Saumagne a bien voulu faire, sur ma demande, un calque tout à fait précis. C'est celui qui est publié dans cet article. On remarquera qu'à la ligne 7, la pierre portant bien $\overline{\text{KL}}$, toute autre restitution que *k*(*a*)*l*(*endas*) se trouve écartée. On n'en a pas moins d'hésitation à tenir pour assuré que, dans la chrétienté africaine au XI^e siècle, on ignorait les ides et les nones. Il y a plus : même si, admettant une erreur dans la copie du lapicide, on corrige XXI en XVI, l'ablatif *iuniu* fait encore difficulté. Il se peut que pour lui encore le lapicide se soit trompé, car, bien que le mot soit écrit en entier, au-dessus des deux dernières lettres il a gravé le signe d'une abréviation. Peut-être avait-il à copier *iunia*(*s*). On perd sans doute son temps à savoir ce qu'a voulu écrire un artisan qui savait encore moins de latin que les clercs, ses clients.

Dans une note qu'il a publiée dans les *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, XV, 1907, p. 359, Gauckler a proposé de l'épitaphe du *senior* une lecture sensiblement différente de celles qu'ont faites MM. Monceaux et Dessau, et de celle que j'ai indiquée plus haut. La voici : *In n*(*omi*)*ne D*(*omini*) *in hod... cysisertri* (?) *senioris so*[*dalicii*]... *et qui*(*ev*)*it die sabb*(*atorum*) *i... XXXXVIII in d*(*omini*)*co* (?). Je ne crois pas qu'à la ligne 1 l'estampage ne permette pas de voir le début d'un C dans la haste recourbée en haut et en bas qui termine la ligne. La première lettre de la ligne 2 peut être un P cursif, suivi d'un de ces U que l'on rencontre si souvent

dans les textes chrétiens d'Espagne et d'Afrique à partir du v^e siècle (cf. à El-Djem, fig. 1 de cet article). Pour les mots suivants, en me signalant la note de Gauckler, M. Saumagne a bien voulu m'écrire que la lecture de M. Monceaux lui paraissait certaine. *Petri senioris* est, en effet, ce que porte la pierre, car le T n'est pas lié à un R, comme le croyait Gauckler ; il est exactement semblable à ceux que nous voyons sur les inscriptions contemporaines de Grenade et de Cordoue (cf. Gemez-Moreno, *Iglesias Mozarabes*, pl. CXXXI, et Huebner, *Inscr. Hisp. christ.*, suppl., n° 456). Comme celui qui grava l'épitaphe du lecteur, le lapicide de notre texte aimait les lettres enjolivées ; comme lui, il a sans doute copié ses P, R, T, U, dans un manuscrit mozarabe, peut-être dans les *codices* qui servaient aux clercs dans les offices. Ses lettres ont, en effet, le même aspect (voir les tableaux dressés par D. Muñoz y Rivero dans sa *Paleografia visigoda*, etc., 1881, et la pl. X, où un manuscrit biblique du x^e siècle a les mêmes A compliqués que l'épitaphe du lecteur de Kairouan). — Le point qui apparaît dans la 5^e lettre de la ligne 3 ne marque pas la trace d'un E, car nous le voyons à la ligne précédente dans un I indiscutable. C'est un détail de graphie que le lapicide du lecteur a particulièrement aimé. En proposant *oviit* pour *obiit*, Dessau avait donc raison. — Ce n'est certainement pas XXXXVIII qu'il faut lire à la ligne 4, car, à l'*indictio cou(arta)*, à laquelle Gauckler a songé et que porte bien la pierre, ne correspond nullement l'année 6548, ni dans l'ère byzantine, ni dans l'ère alexandrine. Mais il est permis d'hésiter entre XXXXIII et XXXVIII, car, ainsi que l'estampage le montre, la main du graveur s'est arrêtée après le troisième X, pour inscrire un nouveau signe qui n'est pas sans analogie avec le V de la ligne 2. Cette lecture, sans être certaine, ne soulève pas d'objection. En effet, en 6538 de l'ère d'Alexandrie est tombée l'*indictio quarta decima*, chiffre qui vérifie la règle établie par D. Serruys pour déceler l'ère d'Alexandrie. Selon qu'on adoptera la restitution de la quatrième ou de la quatorzième indic-

tion, on fixera la date de ce texte à l'an du Christ 1051 ou 1046. Quoi qu'il en soit, les deux inscriptions de Kairouan, qui furent gravées au milieu du XIe siècle, sont bien les derniers témoignages originaux qui nous restent de la vie chrétienne en Afrique du Nord.

Il est possible qu'ils ne soient pas les seuls. Il me semble qu'un fragment de Carthage, publié par Gauckler (*Ibid.*, no 265), a été exécuté vers la même époque, car il porte un T dont l'originale graphie doit être rapprochée des caractères que nous avons étudiés dans l'épitaphe du *senior* Pierre. D'autres inscriptions, brisées ou sans date, ont été classées parmi les textes d'époque byzantine, alors que, comme celle-ci, elles peuvent être beaucoup plus récentes. Une enquête dans les dépôts d'inscriptions provenant de l'ancienne Ifrikya en rencontrerait sans doute qui permettraient de rajeunir le dernier état de plus d'une basilique cataloguée jusqu'ici parmi les monuments de l'époque byzantine. Dans la collection où l'admirable patience du P. Delattre a réuni les plus minimes fragments épigraphiques découverts dans le sol de Carthage, peut-être lira-t-on un jour de nouvelles preuves de ce fait, aujourd'hui attesté par des chrétiens, que la vie chrétienne s'est maintenue dans l'Ifrikya musulmane au moins jusqu'au XIe siècle.

W. S.

---